



Margarethe von Trotta, couples d'éclats

Le nouveau long métrage de la cinéaste allemande, «Ingeborg Bachmann», sort en compagnie de «l'Amie» (1983). Deux beaux films sur l'intimité des femmes, leurs relations amoureuses ou amicales.

A l'occasion de la sortie de *Ingeborg Bachmann* de Margarethe von Trotta, cinéaste incontournable issue du nouveau cinéma allemand des années 70 (et seule femme derrière la caméra du groupe), la société Splendor Films ressort, couplé, *l'Amie* (1983). Quarante ans les séparent. La permanence chez Trotta est celle des femmes donc des actrices qu'elle étudie : là Angela Winkler et Hanna Schygulla liées par une amitié inédite car sans envie ni rivalité féminine, qui débute par un coup de foudre et finit par un coup de feu ; ici Vicky Krieps en Ingeborg Bachmann, immense écrivaine autrichienne de l'après-guerre et de la pensée de l'après-guerre – très proche de Paul Celan avec qui elle entretint une correspondance essentielle –, de la possibilité ou non de la poésie après les camps.

Vanité. Krieps, l'actrice-sphinx, ici dans son élément de sable, fan de *Lawrence d'Arabie*, semble entrer à son tour «en amitié» avec la figure de Bachmann, comme Barbara Sukowa dans les précédents films, mais elle procède

comme à chaque fois sans le moindre mimétisme : Krieps ne fait même pas l'effort de se coller une frange à la Bachmann. Elle préfère, à la ressemblance cosmétique, une évocation et un état : le tourment, l'étourdissement. Elle flageole, se tient au bord du malaise, de l'effondrement, comme d'un précipice. Krieps use de ses cernes comme seul maquillage, et de ce trait qu'elle exagère elle fait le centre du caractère, de sa fatigue morale, de son trouble y compris visuel, comme si Bachmann, entre deux cigarettes, était en proie à des migraines ophtalmiques.

Krieps incarne et atteint Bachmann non par la ressemblance du masque, donc, mais par des nuances d'ombres et de blancheur dans un jeu de météorologie diaphane. Elle la transfigure en accord avec la cinéaste, c'est une étude quasi zweiguienne, «24 Heures dans la vie de Bachmann». Les spécialistes de la poétesse comme les biographes de Max Frisch – le dramaturge charismatique et son amour avec Bachmann, que le film restitue seul –, tous les puristes s'étrangleront face à la trahison. Qu'importe, Trotta a toujours eu ce talent fin et cruel de rendre d'un couple (elle vécut vingt ans avec Volker Schlöndorff et l'œuvre traite foncièrement de cela, de cette expérience à deux-là) les tropismes, les intensités qui rapprochent deux êtres tout en éloignant l'homme de la femme : l'homme est libre de sa vanité, ego admis dans la société, la femme se voit reprocher son arrogance, nuance.



Vicky Krieps, actrice-sphinx, incarne l'autrice Ingeborg Bachmann. SPLENDOR FILMS

«Le fascisme est la première chose dans la relation entre un homme et une femme.» La phrase de *Franza*, roman inachevé de Bachmann, qu'on entend prononcer dans le film, signe l'univers de Trotta depuis toujours, *l'Amie* en particulier, toutes ses études de couple – comme des amies et des sœurs qui remettent en cause le fonctionnement du couple. Quelques heures, quelques années dans la vie d'une femme, c'est toujours l'étude d'une femme créatrice dans son couple et pas un biopic hagiographique.

Plénitude. Trotta privilégie les moments privés, d'introspection comme de travail (toutes écrivent), et les échappées ou retraites au désert, en Égypte pour Bachmann, en Israël pour Arendt, en prison pour Luxembourg, en Provence pour «l'Amie». Le processus qui ronge les âmes écartèle le couple, entre convention et création, l'éthos bourgeois et l'éthos révolutionnaire, le silence et le fracas. Qu'elle soit une femme d'exception et célèbre (Rosa Luxembourg, Hannah Arendt, Ingeborg Bachmann) ou une femme parmi les autres, extraordinaire et banale (une amie, une sœur, une Katharina Blum), se joue une tension toujours singulière entre sororité, fraternité quand l'héroïne a un frère (comme dans *l'Amie* où il s'est suicidé), et conjugalité.

Les deux films sont beaux et distincts. Trotta, cinéaste du couple (recomposé, décomposé ou heureux), se concentre sur l'organisation de ses récits, l'art du raccord, des transitions et des rimes, comme dans ce dernier tout de sentimentalité glissée. Elle travaille de plus en plus à une élaboration plastique, en vue de la plénitude discrète, ultra-classique, des cadres, des avant et arrière-plans (les lignes de regard et d'horizon sont cruciales). Elle crée dans *Ingeborg Bachmann* un paysage psychique à la transparence magnifique, à la manière des mondes «sous cloche» des derniers Resnais. Les films commencent souvent par une fenêtre, par une femme à la fenêtre, son visage tourmenté. Ensuite la femme s'allonge ou s'affaisse, le plus souvent une cigarette à la main. La fin tragique réelle d'Ingeborg Bachmann, brûlée dans son lit alors qu'elle s'était endormie avec sa cigarette, semble soudain l'évident point d'incandescence de l'œuvre consumée, parfois lumineuse parfois éteinte, de Trotta.

C.N.

INGEBORG BACHMANN de MARGARETHE VON TROTTA avec Vicky Krieps, Ronald Zehrfeld... 1h 51. **L'AMIE** (1983) avec Hanna Schygulla, Angela Winkler... 1h 45.



TRAVELLINGUE

Une relation particulière

REPRISE : MERCREDI 7 MAI 2025



***L'AMIE*, de Margarethe von Trotta – 1h55 (1983)**

Drame avec Hanna Schygulla, Angela Winkler, Peter Stribeck

Score : 4/5

Le scénario

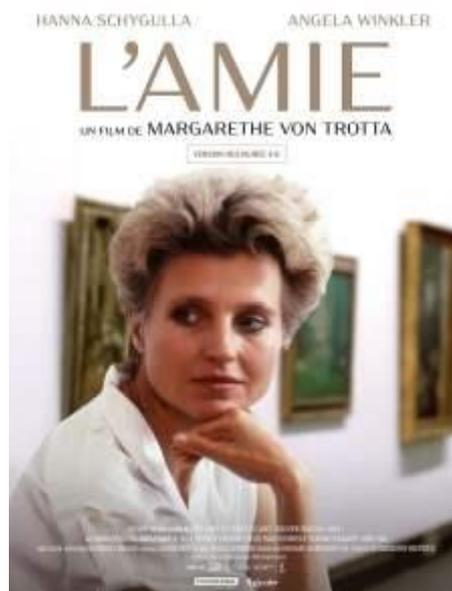
Olga et Ruth n'ont, à première vue, rien en commun. Olga est sûre d'elle, indépendante et appréciée des hommes. Ruth est renfermée et craintive. Dès leur rencontre, une grande amitié se noue entre les deux femmes. La force et la profondeur de cette affection vont perturber leur entourage, en particulier les hommes.

Mon avis – Avec ce film à la beauté austère, qui fait beaucoup voyager le spectateur, Margarethe von Trotta provoquait une réflexion profonde qui dépassait les seuls combats féministes : celui de la relation homme-femme sous la forme d'une presque incommunicabilité et celui d'une amitié féminine profonde qui ne dépasse par le simple stade de la séduction, même si un « ailleurs » est en permanence suggéré par un geste, une bise plus tendre... Pour ce faire, il faut passer par le meurtre de l'idée même d'un époux qui a du mal à voir sa femme vivre loin d'une quelconque tutelle et qui se moque bien d'un confort financier certain puisqu'elle n'est pas heureuse. *« En réalité, je ne tue que l'idée que l'époux a de lui-même. Parce qu'il confond l'idée qu'il a de l'amour avec la possession. L'homme n'était pas prêt à ce bouleversement, mais dans la souffrance il va inventer de nouveaux comportements. Je crois que tout ce que l'on apprend dans la vie, c'est par la souffrance »*, souligne la réalisatrice.



L'AMIE (Critique)

Par [Pierre Chamb](#) le [Mai 7, 2025](#)



SYNOPSIS : Olga et Ruth n'ont, à première vue, rien en commun. Olga est sûre d'elle, indépendante et appréciée des hommes. Ruth est renfermée et craintive. Dès leur rencontre, une grande amitié se noue entre les deux femmes. La force et la profondeur de cette affection vont perturber leur entourage, en particulier les hommes.

La réalisatrice allemande **Margarethe von Trotta** est l'une des cinéastes sociopolitiques les plus pénétrantes de ces 25 dernières années. La qualité de ses films est toujours fascinante, ils ne se complaisent pas dans la rhétorique et nous offre une analyse directe et plutôt froide. Elle nous l'a déjà démontré dans un de ces films

précédents : son excellent *Les Sœurs* (1979), elle explore ici le lien étroit entre deux femmes et leurs rapports avec la société.

Le film nous raconte l'histoire d'**Olga (Hanna Schygulla)**, une professeure d'université, séparée de son époux, et qui vit avec ses deux fils adolescents. On découvre également **Ruth (Angela Winkler)**, une femme qui exerce la profession de peintre et qui vit avec son époux, **Franz (Peter Striebeck)**, un homme vigilant suite à la tentative de suicide de **Ruth**. Un triangle explosif éclate lorsque **Ruth** remplace **Franz** par **Olga** comme confidente principale. Pour **Franz** qui établit un ordre hiérarchique des relations basé sur une domination masculine, la nouvelle amitié de **Ruth** remet toute sa vie en question, pour lui, les choses ne semblent plus à leur place.

L'une des forces de ce film c'est l'ironie, car c'est bien **Franz** lui-même qui a convaincu **Olga** de devenir l'amie de **Ruth**, il souhaite que sa femme ait une amie à qui elle puisse se confier, pour l'aider à se stabiliser et s'épanouir. Mais c'est une idée profondément ancrée et plus provocatrice de la part de la réalisatrice, car son impulsion attentionnée est là surtout pour alléger son propre fardeau, il semble totalement désintéressé de sa femme, et ne veut plus avoir à gérer ses problèmes.

Avec ses échos ironiques, le scénario soigneusement élaboré de **Margarethe von Trotta** demeure décisif. Sa compréhension de la situation est encore plus profonde. On s'aperçoit que la masculinité toxique de **Franz** est toujours présente, tout cette manigance n'est ni plus ni moins qu'une manière désespérée de réaffirmer son autorité et son pouvoir. De toute évidence, le sens aigu de la trahison, découle de bien plus qu'une simple amitié entre sa femme et une autre femme, la rationalisation minutieuse révèle les efforts de **Franz** pour se protéger de toute conscience que son bien-être a toujours dépendu du mal-être de **Ruth** et de sa dépendance totale à son égard. Le prix de ce comportement aura des conséquences dramatiques.

Le style visuel du film est en grande partie inspiré et lié au personnage de **Ruth**. Au début du film, cette dernière peint ses œuvres uniquement en noir et blanc, les couleurs atténuées et plus

colorés se glissant dans ses rêves, ou plutôt ses sombres fantasmes, parfois effrayants. Le directeur de la photographie **Michael Ballhaus** en profite pour nous offrir des magnifiques jeux d'ombres et de silence dans cette atmosphère sombre et obscure. Notamment lorsque la caméra recherche **Ruth**, disparue dans une maison de campagne, cela suggère une reconstitution de la propre fuite de **Ruth**. En réalité, la caméra filme la quête d'**Olga** pour retrouver **Ruth**, ce qui nous montre une attirance spirituelle indéniable entre elles.

Margarethe von Trotta souligne également la réaction excessive de **Franz** au travers de son incompréhension totale de la situation. A contrario, le film relate patiemment la formation de l'amitié entre **Ruth** et **Olga**, un lien et une intimité qui se forment progressivement. Et à ce jeu, **Hanna Schygulla** et **Angela Winkler** s'en donnent à cœur joie, livrant deux prestations de très grandes qualités. Elles sont le reflet d'une vision féérique et positive qui vient contrer la toxicité masculine de **Peter Striebeck**. Celle qui se surpassera (encore) quelques années après, en 1986, avec l'excellent *Rosa Luxemburg*, nous offre ici une réflexion riche et provocatrice.